

DE LA CRISE DE LA PSYCHOLOGIE À LA THÉORIE DU LANGAGE : LE LANGAGE AUX PRISES AVEC LE MONDE

Perrine MARTHELOT¹
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

« La *théorie des deux champs* postule que les différents modes de monstration et de présentation sensible sont une composante essentielle du langage naturel, et ne lui sont pas plus étrangers que l'abstraction et l'appréhension conceptuelle du monde. Ceci constitue la quintessence de la théorie du langage qui est ici développée. »

(Bühler, 2009, 63-64)

RÉSUMÉ

Cet article cherche à montrer comment la théorie des deux champs permet à Bühler d'apporter une réponse au problème des relations entre la présentation sensible et la part du conceptuel dans le langage. Ce problème, introduit avec la fonction de représentation, reste insoluble jusqu'à ce que Bühler mette en évidence dans la Crise de la psychologie l'interaction fondamentale qui existe entre perception et sémantique. Une telle interaction existe également entre les deux champs du langage et permet de démontrer que la représentation engage toujours une relation essentielle au monde, dans la constitution de sa signification.

ABSTRACT

The goal of this article is to show in what extent the two fields theory allows Bühler to answer the problem of the relationships between sensitive and conceptual presentation into language. This question was introduced with the representative function of language, and remained problematic until the analysis of Die Krise der Psychologie, where Bühler underlined the deep interaction between perception and semantics. Such an interaction does exist between the two fields of language as well and allows to demonstrate that representation constitutes its signification through an essential link to the world.

¹ Doctorante en philosophie à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne sous la direction de Jocelyn Benoist.

INTRODUCTION

Dans la théorie des deux champs, Bühler démontre depuis une analyse de la structure de la langue que la signification ne réside pas seulement dans le contenu des propositions mais qu'elle est également fondamentalement ouverte sur la situation. La *Théorie du langage* tente ainsi d'apporter une réponse au problème constitutif de la représentation et de résoudre l'articulation complexe des deux dimensions du sensible et de l'intelligible dans l'usage du langage naturel. Déjà, les trois fonctions du modèle instrumental du langage sont traversées par la division entre deux formes de rapport au monde. Les fonctions d'expression et d'appel font directement référence à la situation de communication tandis que la fonction de représentation se définit au contraire par son indépendance vis à vis de toute inscription dans les circonstances sensibles de l'élocution. Bühler insiste – et c'est fondamental – sur le fait que la fonction de représentation, si elle est dominante dans le langage propositionnel, ne détient pourtant pas l'apanage de la signification. Il faut donc parvenir à penser un modèle de la signification qui puisse intégrer les deux dimensions du sensible (c'est-à-dire du recours à la situation de parole et à la matérialité du signe sonore dans la constitution de la signification) et de l'intelligible. Et c'est ce à quoi parvient Bühler dans la théorie des deux champs, démontrant l'interaction profonde qui existe entre les deux dimensions du perceptuel et du syntaxique. Le langage contient deux classes de termes dont l'une développe sa signification (ou trouve son remplissage de signification) dans la situation de parole : le champ déictique de la langue – et l'autre dans le contexte phrastique : le champ symbolique. Les deux champs ne sont pas seulement deux environnements pertinents pour deux classes de signes qui n'entretiendraient aucune relation entre eux. Ils ne sont pas juxtaposés mais complémentaires et plus encore : le champ déictique (la situation) dont on aurait pu penser au premier abord qu'il jouait un rôle relativement mineur et circonscrit à la situation de parole se révèle comporter une pertinence dans la structure profonde du champ symbolique. La structure du langage est donc, dans sa syntaxe même, perméable à la situation et ouverte au monde, et la signification se réalise dans une telle ouverture. Afin de démontrer cela, Bühler opère un détour par l'analyse des relations de la sémantique et de la perception dans *Die Krise der Psychologie* (1927), œuvre qui à bien des égards pose les jalons nécessaires au développement de la théorie du champ déictique. Bühler montre à travers l'analyse de l'usage des signes en tant que signal de guidage (*Steuerung*) et en tant qu'indice (*Anzeichen*) que la perception est de part en part traversée par la sémantique et qu'en retour, la sémantique possède un ancrage très profond dans la perception. Cette interaction du perceptuel et du sémantique transposée à l'analyse de la structure de la langue le conduit dans la théorie des deux champs à démontrer l'ouverture essentielle de toute

syntaxe (de tout champ symbolique) sur la situation et plus généralement, sur le monde.

1. TROIS FONCTIONS ET DEUX RAPPORTS DU LANGAGE AU MONDE

1.1. Le modèle instrumental du langage

Le « modèle instrumental du langage »² est avant tout un modèle communicationnel : il étudie les variations du signe linguistique dans la réalisation de la parole. Bühler met en évidence à travers ce modèle le fait que dans une même phrase, certains traits de l'émission sonore participent autant de la signification que le contenu proprement conceptuel de l'énoncé. L'événement concret de la parole, c'est-à-dire sa profération singulière dans une situation de communication, engage simultanément trois pôles : un locuteur s'adresse à un récepteur et lui parle de quelque chose – ce quelque chose évoque un élément du monde. Le phénomène du langage peut être tour à tour considéré selon les trois aspects : quelqu'un – à quelqu'un – à propos du monde ; chaque aspect correspondant à l'une des trois fonctions du langage³. Dans la première grande analyse qu'il consacre à ce modèle en 1918, Bühler présente la tripartition des fonctions sous la forme d'une analyse des pouvoirs du langage (*Leistungsanalyse*) :

« Ce qu'effectue le langage humain est triple : manifestation, déclenchement et représentation. » (Bühler, 1918, 1)⁴

Le langage produit une signification selon trois fonctions : manifestation (ou expression) d'états intérieurs, déclenchement d'un comportement doué de sens (que Bühler nomme aussi la fonction d'appel⁵) et représentation du monde dans le lexique et la syntaxe. Ces trois fonctions sont à la fois autonomes et complémentaires et aucune d'entre elles n'est éliminable sans que le phénomène concret du langage ne s'en trouve tronqué. Ceci suppose que la dimension sensible du langage, inhérente aux deux premières fonctions, joue un rôle dans le développement d'une partie au moins de la signification.

² *Organonmodell der Sprache*. Ce modèle est présenté comme l'axiomatique de la théorie du langage dans *Die Krise der Psychologie* puis devient l'axiome D dans son article *des Kant Studien* 38, « Die Axiomatik der Sprachwissenschaft » et l'axiome A de la *Théorie du langage*.

³ Cf. sur ce point Marty (1908), Bühler (1909).

⁴ La traduction de l'allemand des citations de Bühler qui ne concernent pas la *Sprachtheorie* a été réalisée par l'auteur du texte.

⁵ Dans la *Théorie du langage*, Bühler (2009, 110) explique la modification de terminologie (*Kundgabe* devient *Ausdruck* et *Appel* remplace *Auslösung*). L'appel succède au déclenchement (trop mécanique) et doit être pensé comme un *speech appeal*, sur le modèle du *sex appeal*. Bühler souligne ainsi la manière presque exclusivement sensible par laquelle l'usage du signe influence le récepteur.

Une même phrase n'a pas la même signification selon le moment ou le lieu dans lequel elle est prononcée. Si je dis : « il pleut », je peux émettre là une observation météorologique, exprimer mon agacement ou ma joie par la modulation sonore de la même phrase ou encore interpeller l'étourdi qui s'apprête à sortir sans son imperméable. La signification dépend de la présentation sensible sous la forme de la prise en compte des circonstances de l'élocution et de l'attention à la matérialité sonore. Considérons le cas de la sensibilité aux circonstances de l'élocution.

Lorsque je m'écrie : « Attends, il pleut ! », je réalise une action par la parole. La fonction d'appel mise en jeu suppose que je vise un but précis (celui qui détermine la définition de la parole comme action finalisée) et que je modifie quelque chose de la situation. Dans la fonction d'appel, les mots utilisés ont le même effet que si je saisisais mon interlocuteur par la manche pour le retenir tout en lui désignant la pluie. Ouvrir la bouche et parler permet de réaliser une action au même titre qu'ouvrir la main et manipuler : la parole est capable d'une forme de manipulation des objets non pas directement mais par le biais d'un récepteur. La parole est dirigée vers un but concret et sa résolution (c'est-à-dire la compréhension de l'auditeur et son comportement en conséquence : il prend son parapluie, il sourit...) est avant tout pratique. Considérée comme une forme de la *praxis*, la parole est engagée dans un double rapport avec la situation de perception : elle en dépend pour la réalisation de sa signification et parvient à son but lorsqu'elle la modifie.

« Voici donc, dans le concept d'action de parole, la caractéristique qu'il faut souligner et dont on ne saurait faire abstraction : le fait que la parole est 'effectuée' (accomplie) dans la mesure où elle a accompli la tâche de résoudre le problème pratique lié à la situation. On ne saurait en conséquence effacer de l'action de parole son cru d'origine (dans le vignoble de la vie pratique), ce dernier en fait intrinsèquement partie. » (Bühler, 2009, 140 ; 1934a, 53)

La parole réalise une action dans un certain réseau de circonstances, elle s'insère dans la continuité de la situation de communication. Si je dis : « donne-moi le crayon » j'ai recours à une phrase afin d'accéder à l'objet convoité. Pour que ma phrase ait un sens, il ne suffit pas qu'elle soit juste (c'est-à-dire qu'elle soit correctement formée grammaticalement) mais il faut aussi qu'il y ait un crayon à disposition et que mon interlocuteur puisse le saisir et me le donner. Il faut que la phrase s'inscrive dans un réseau de circonstances dans lesquelles elle puisse atteindre son but, c'est-à-dire enclencher une conséquence qui termine l'action.

L'analyse des circonstances de la communication et celle du caractère d'action de la parole permettent à Bühler de mettre en évidence la dynamique des fonctions du langage et le rôle majeur que joue la situation

perceptive dans le développement de la signification. Cependant, si le modèle instrumental possède des traits communs avec la théorie pragmatique de Gardiner (1932), Bühler souligne également la nécessité de réserver une analyse particulière aux énoncés dont la signification est indépendante de la situation. Certaines phrases, isolées de tout ancrage situationnel immédiat n'en ont pas moins un sens, et il serait impossible de parvenir à comprendre les manuscrits de civilisations éteintes si le déchiffrement de phrases grammaticalement correctes ne permettait pas d'accéder à un aspect – essentiel – de la signification. Les énoncés indépendants du lieu et du ton de leur émission relèvent de l'analyse de la structure de la langue et non plus de celle de l'action de parole : parole et langue, théorie de l'action et théorie des structures sont donc complémentaires et non pas exclusives.

Or, tout l'enjeu de cette première analyse en termes d'ancrage initial dans une situation de communication se situe autour du refus de la prédominance de la représentation. Cette fonction par laquelle on peut évoquer des choses que l'on n'a jamais vues comme des licornes ou des concepts mathématiques que l'imagination ne peut se figurer, n'épuise pas le tout de la signification linguistique – et c'est là la première résistance envers le rejet total de la présentation sensible au sein de la signification. Au contraire, les deux autres fonctions d'expression et d'appel sont introduites comme des variables autonomes à côté de la représentation, variables d'autant plus importantes qu'elles contribuent elles aussi à constituer un aspect de la signification.

Il ne s'agit donc ni de remplacer une théorie des structures de la langue par une analyse exclusive de la situation de parole, ni de rejeter l'analyse de l'action de parole au profit de celle de la grammaire mais de trouver un équilibre entre la multiplicité des relations fondamentales du langage.

1.2. La fonction de représentation

« La cathédrale de Cologne a deux tours, qui n'ont été achevées qu'à l'époque moderne ». Cette phrase dit quelque chose d'un objet du monde (la cathédrale de Cologne) et même d'un état de chose (le fait que cette cathédrale possède deux tours et la date de leur construction). Cette phrase insère donc certains termes du lexique d'une langue dans une structure syntaxique adéquate afin de décrire un élément objectif du monde. Je n'ai pas besoin de connaître la cathédrale de Cologne ni même besoin de pouvoir me la représenter afin de comprendre le sens de la phrase. Cet énoncé est donc indépendant non seulement des circonstances de l'élocution mais aussi de tout accès sensible à la référence dans la réalisation de sa signification. La phrase pourrait être écrite dans un livre, cela ne changerait rien à son sens. C'est une assertion qui dans une proposition dit quelque chose d'un état de

chose du monde : elle réalise une fonction de représentation (*Darstellung*). Comment cet état de chose du monde se trouve-t-il intégré dans la proposition et en quoi consiste alors la représentation ?

La définition de la fonction de représentation pose de nombreux problèmes à Bühler en raison du statut ambivalent qu'elle entretient avec le monde environnant. Indépendante de tout mode de présentation sensible, elle est réalisée dans les assertions et les propositions qui n'entretiennent avec le monde qu'un rapport médiat. Or c'est dans la détermination d'un tel type de rapport que se joue la validité de la signification de la fonction de représentation.

Bühler (1909) introduit le concept de représentation dans l'un de ses premiers articles consacré à l'analyse d'un texte de Marty (1908). Dans cette première forme, la représentation est une fonction du langage non nécessairement communicationnelle qui permet de renvoyer à une objectivité et qui ouvre une nouvelle dimension de la signification. Elle se distingue donc des deux fonctions d'expression et d'appel, directement liées aux sujets parlants. Elle désigne tout d'abord la possibilité pour le langage de renvoyer à un contenu objectif en l'absence de toute perception directe du monde environnant. Le développement de la signification dans la fonction de représentation est indépendant du support de la situation de communication. L'objet de la fonction de représentation, ce qui constitue sa matière, c'est le monde, mais de manière indirecte. Cette fonction nouvelle permet de décrire un état de chose objectif lorsqu'il est absent (ou de mémoire). La fonction de représentation incorpore la perception (contrairement aux deux autres fonctions, elle n'est plus à l'origine d'une action ou d'un comportement, elle ne s'épuise pas dans sa seule dimension de fonction perçue, mais elle permet d'établir un rapport au monde perçu) dans une description du monde objectif. Le modèle de la description domine la première introduction de la fonction : selon Bühler (1909, 965) la représentation doit être comprise au sens de la géométrie descriptive (« *darstellender Geometrie* »). Les tailleurs de pierre ont recours à cette forme de géométrie afin de représenter en un nombre minimum de projections orthogonales un bloc à tailler sur un plan à deux dimensions. C'est en fonction d'un code précis d'élaboration et de lecture que le tailleur retranscrit sur la pierre la forme représentée sur le papier. La troisième fonction du langage suppose donc une relation codifiée selon des conventions à un objet du monde auquel la représentation donne accès de manière indirecte. Peu importe que l'objet soit absent, ou que les circonstances aient changé, sa signification reste inchangée, en fonction de la convention initiale. Cette convention suppose le passage par la dimension intelligible dans la coordination d'un objet à un mot et d'une proposition à un état de choses. La description d'une objectivité dans la représentation n'est pas directe (comme elle le serait dans un cliché photographique) mais

médiée⁶ par une forme de savoir et par l'intervention de la dimension intelligible. L'introduction de cette dimension est déterminée par l'opération de la coordination (*Zuordnung*). Bühler emprunte explicitement ce concept mathématique à Dedekind (1888) qui entendait fonder l'arithmétique sur une méthode axiomatique basée sur une théorie des ensembles. La coordination du représenté au représentant n'est pas spécifiquement linguistique, elle caractérise toute relation de représentation. Cette coordination constitue un code de mise en relation, l'établissement d'une correspondance conventionnelle (et initialement arbitraire), qui permet d'établir la liaison du représentant au représenté. Bühler compare souvent la représentation linguistique à d'autres moyens de représentation non linguistiques afin d'isoler ses traits caractéristiques. Comparée à la photographie et au tracé d'une courbe de température, la représentation linguistique se distingue par son caractère médiat. La photographie reproduit fidèlement un paysage selon le contraste des zones noires et blanches sur le cliché. Le cliché représente directement le paysage que l'on reconnaît d'après ses qualités sensibles. La courbe de température au contraire représente une variation de degrés selon une ligne temporelle de manière indirecte : il faut la déchiffrer pour accéder à ce qu'elle représente au-delà du tracé. La représentation linguistique suppose une médiation entre le représenté et le représentant : elle ne reproduit pas l'état de chose dans une proposition mais produit un ordre idéal qui contient l'état de chose. L'introduction de cet ordre idéal – celui des signes dans la proposition – dégage la représentation de toute dépendance envers le sensible dans la réalisation de sa signification.

Dans la structure de la langue, les mots du lexique sont coordonnés à des objets de manière conventionnelle et stable, c'est-à-dire qu'ils renvoient chacun à un objet en toutes circonstances. Si je dis « une pomme », toute personne comprenant le français (c'est-à-dire connaissant les conventions lexicales de la langue) peut se représenter un fruit rouge, rond et possédant toutes les caractéristiques spécifiques d'une pomme sans avoir besoin de voir le fruit pour comprendre le mot et même sans recourir à une représentation sensible (*Vorstellung*)⁷. Par la coordination, les mots du lexique sont disjoints de l'immédiateté de la référence sensible. Ils sont stables et peuvent renvoyer à un objet du monde en son absence. Si je dis : « La pomme est un fruit » j'agence les mots dans une syntaxe qui en vertu de la même convention de coordination étendue à la proposition, représente un état de chose du monde. Cette double relation de coordination est au fondement de la fonction représentationnelle.

⁶ Voir sur ce point les analyses de J. Friedrich (2009, 53 suiv.) sur le caractère médiat de la langue.

⁷ Voir les travaux de K. Bühler consacrés à la définition de la pensée pure : Bühler 1907.

La représentation rompt donc toute attache avec la situation pour placer le signe dans un ordre idéal depuis lequel il remplit sa fonction de signe. C'est en vertu de cette relation médiée au monde que la fonction de représentation peut ouvrir l'ordre de la connaissance. Elle permet en effet de penser l'articulation du langage à une pensée dans le passage à l'élément symbolique du langage. Cassirer (1923) se réclame ainsi de Bühler lorsqu'il introduit cette fonction dans une perspective génétique au troisième tome de la *Philosophie des Formes Symboliques*⁸. Les fonctions du langage y sont considérées suivant une évolution et une complexification progressive depuis la couche purement expressive jusqu'à l'élaboration d'une pensée logique, caractérisée par la fonction de représentation⁹. Cependant – et c'est là une différence fondamentale – Bühler rejette le point de vue génétique dans l'introduction des trois fonctions : elles ne se succèdent pas les unes aux autres comme autant de paliers dans l'évolution du langage mais elles sont concomitantes et forment les trois aspects d'un même phénomène¹⁰. La représentation ne constitue donc pas le point culminant du système même si elle ouvre une nouvelle dimension du sens. Et si elle est indépendante de la présentation sensible, Bühler peine à établir la particularité du lien qui la relie au monde. En effet, contrairement à Cassirer qui critique la dimension de reflet du langage, Bühler reconnaît que pour pouvoir dire quelque chose du monde, la représentation doit conserver une forme de fidélité minimale (elle doit se situer entre la photographie qui présente le plus grand degré de fidélité et la coordination arbitraire des lettres de l'alphabet à des sons que l'on enchaîne dans des chaînes associatives). Le passage par la seule considération de la coordination des deux classes du lexique et de la syntaxe aux objets et aux états de choses du monde environnant ne parvient pas à régler ce problème. C'est la raison pour laquelle le détour par l'hypothèse de l'interaction des deux champs de la représentation s'avère nécessaire.

⁸ Voir Cassirer (1923), chapitre 1 *Le concept et le problème de la représentation*.

⁹ « J'emploie ici le terme de 'fonction de représentation' au sens de Karl Bühler, dont j'ignorais encore les travaux en traitant dans le premier tome de la *Philosophie des Formes Symboliques* le problème sous l'angle de la philosophie du langage » (Cassirer, 1923, 130).

¹⁰ Il arrive également à Bühler au tout début de son œuvre de recourir à la perspective génétique dans ses analyses portant sur l'assimilation du langage par l'enfant. Néanmoins, sa perspective est avant tout aspectuelle, et elle se rapproche plus en cela des variations de jeu de langage de Wittgenstein dans les *Recherches Philosophiques* que des analyses de Cassirer.

2. TROIS USAGES DU SIGNE : ARTICULATION DU SÉMANTIQUE ET DU PERCEPTUEL DANS LA CRISE DE LA PSYCHOLOGIE

2.1. La thèse sur le sens de la perception

Les trois fonctions sémantiques correspondent à trois modulations du signe sonore. Il est utilisé comme signal dans la fonction d'appel, comme indice dans la fonction d'expression et comme symbole dans celle de représentation (toute la cohérence du modèle repose même sur l'homogénéité des concepts sémantiques¹¹). Or Bühler démontre dans *Die Krise der Psychologie* l'interaction fondamentale qui existe entre ces trois usages du signe et la définition de la perception. Il tente à partir d'« une nouvelle thèse sur le sens de la perception » de résoudre depuis le point de vue de la perception le problème des relations du sémantique et du perceptuel :

« Je soutiens que le domaine entier de la perception peut être théoriquement maîtrisé grâce aux trois fonctions du sens que sont le signal, l'indice et le symbole. » (Bühler, 1927, 75)

Les trois usages des signes correspondent à trois fonctions du sens : il faut donc parvenir à constituer un concept de sens valide sur trois plans distincts et déterminer les conditions de possibilité de leur articulation. D'autre part, si les fonctions du sens sont capables de déterminer le contenu de la perception, c'est qu'il y a une relation fondamentale entre les fondements de la sémantique et ceux de la perception. Achim Eschbach (1981) étudie cette relation dans un article consacré à l'examen des fondements sémantologiques de la perception dans l'œuvre de Karl Bühler depuis le point de vue de la perception. Il est également intéressant de considérer le problème depuis l'autre rive, en interrogeant non pas directement les fondements de la perception mais la dépendance de la sémantique envers la perception. Ceci implique de mettre en évidence le rôle que jouent les éléments perceptifs dans la réalisation de certains types de signes et d'évaluer l'homogénéité du concept de sens infra linguistique ainsi considéré. Cette thèse contient donc plusieurs présupposés non négligeables, qui conduisent Bühler sur la voie d'un renforcement toujours croissant des relations du sémantique et du perceptuel. Tout d'abord, si la perception est traversée par le sens, c'est que celui-ci n'est pas l'apanage de la fonction de représentation, c'est-à-dire qu'il ne se résume pas à l'usage symbolique du signe. Bühler introduit cette hypothèse fondamentale de manière polémique en reprenant à son compte – mais à contre courant de son usage initial – la phrase de Spranger selon laquelle la psychologie est la science de la vie douée de sens :

¹¹ Voir Bühler, 2009, chapitre I, § 2, p. 110. ; aussi l'axiome B de la *Théorie du langage* qui pose la nature sémiotique du langage.

« Je réclame le terme de psychologie pour la science de la vie douée de sens. » (Bühler, 1927, 9)

Spranger entendait par là exclure de la psychologie les sciences de la nature, imperméables au sens et réserver le domaine de la psychologie aux sciences de l'esprit. Appliquer le concept de sens aux manifestations de la vie suppose au contraire, selon Bühler, de faire tomber les cloisons qui divisent sciences de la nature et sciences de l'esprit. Traiter la psychologie comme la science de la vie douée de sens suppose non pas de discriminer entre des éléments qui relèveraient du sens et d'autres qui n'en relèveraient pas, mais de mettre en évidence différents niveaux dans le concept même de sens.

La première conséquence de cette hypothèse est le refus de limiter la définition du sens à l'usage symbolique du signe. Les trois dimensions du concept de sens se réalisent au contraire dans les trois modes d'emploi des signes comme signaux, indices et symboles (les deux premières formes constituant des signes naturels, et la troisième des signes artificiels). Les signes naturels sont émis au niveau perceptuel ou comportemental et relèvent de la fonction générale du signe caractérisée par l'indice (par contraste avec les signes d'ordre, les symboles insérés dans la proposition). La forme générale de l'indice implique la prise en compte de la perception dans la saisie du signe et se subdivise en deux directions : la simple perception d'une couleur peut avoir une valeur d'indice, celle d'un geste de la main ou d'un cri endosser le rôle de signal émis dans une situation de communication spécifique. Ceci implique que le concept de sens possède une validité dans toute saisie perceptive : il n'y a pas de pure expérience perceptive sans qu'y intervienne déjà un sens, sous la forme de l'un des usages du signe considérés. C'est alors qu'il devient nécessaire de distinguer des formes différentes d'usage du signe et de saisie du sens. Bühler a recours à un exemple pictural afin de mettre en évidence cette liaison interne du sens et de la perception. Si un observateur s'approche d'un tableau jusqu'à ne plus voir ce qu'il représente mais ne perçoive que de petites taches de couleurs juxtaposées, s'agit-il là d'une vision dénuée de sens ? Peut-on dire que l'on passe de la contemplation d'une représentation à la simple vision de taches de couleurs ? Selon Bühler, ces taches de couleurs ne sont pas simplement perçues dans une vision neutre mais vues comme des choses munies de propriétés. Dans la perception minimale de la tache de couleur les choses du monde ont une valeur de signe et dans cette valeur réside une première dimension du sens indépendante de la composition symbolique.

« Nous n'avons pas besoin d'abord, contrairement à ce que Spranger considère comme nécessaire, de nous tourner vers les signes artificiels, comme par exemple la lettre H de l'alphabet, pour découvrir dans la perception le moment de la signification. » (Bühler, 1927, 72)

Bühler oppose les signes naturels aux signes artificiels (comme la lettre H de l'alphabet et les signes en qualité de symbole). Il distingue deux formes de signes naturels : les signaux et les indices. Dans le cas des signes naturels, la saisie perceptive induit une relation causale d'existence entre deux éléments du monde : le rouge de la pomme indique qu'elle est mure, le cri d'alarme signale le danger. Ceci implique que le moment de la signification ne dépend pas uniquement de la coordination et de l'ordre idéal induits par la représentation mais qu'il y a bien également une dimension du sens propre à la saisie perceptive des signes naturels. Ainsi, le concept de sens comporte différentes strates, qui correspondent aux différentes formes d'inscription du signe dans la situation environnante.

Considérons les deux usages du signe comme signal et comme indice afin de montrer en quoi ils permettent de poser de manière essentielle l'interaction entre sémantique et perception.

2.2. Le guidage (*Steuerung*) par les signaux

Qu'est-ce qu'un signal ? Bühler a recours à des exemples de signaux très variés : l'odeur du lièvre agit comme un signal sur le flair du chien de chasse et le guide sur sa piste, le cri de la marmotte prévient ses congénères de l'imminence d'un danger et agit comme un signal de fuite, les signaux de la circulation routière guident les piétons dans la situation. Ces signaux prennent des formes très diverses, ils peuvent être émis volontairement ou non, ils impliquent différentes formes de sensations (vocale mais aussi visuelle ou olfactive). Dans tous les cas le signal est perçu par un partenaire, il déclenche un comportement adéquat en réponse (qui constitue une première forme de compréhension) et guide le récepteur à travers la situation de perception. Le premier trait commun à tous ces signaux – animaux ou humains – est le fait qu'ils supposent tous une interaction minimale au sein d'une communauté. Contre l'hypothèse de Wundt selon lequel l'origine de la sémantique est avant tout individuelle (un locuteur employant un signe afin d'exprimer une intériorité) Bühler rappelle que l'emploi du signe est adressé et que la sémantique est avant tout un facteur constitutif de la vie en société. Que l'on considère les fonctions de l'expression ou celle de l'appel, toutes deux renvoient à l'échange, à l'interaction dynamique entre deux partenaires (selon le modèle développé dans l'action de parole). C'est sur la base de cette interaction que Bühler place la sémantique au cœur de la vie en société (humaine ou animale) dans laquelle le signe en qualité de signal est employé de manière d'abord pratique pour diriger ou guider le comportement des congénères.

L'échange de signes est impliqué dans les relations qui unissent les membres du groupe les uns aux autres. Quel que soit le groupe considéré, Bühler remarque qu'il contient nécessairement un flux de relations orientées

par lesquelles les agents ajustent mutuellement leur comportement en fonction de la position de l'autre dans l'espace. Les abeilles de l'essaim comme les passants dans la rue se guident mutuellement : leur comportement dépend de celui des autres (il est nécessaire de prendre en compte la position de l'autre et de déterminer sa direction pour pouvoir le dépasser ou le croiser par exemple). Le guidage unilatéral ou mutuel est la première forme d'introduction de la sémantique au niveau de la perception parce qu'il suppose un contact et une forme de communication perceptive (même muette). En quoi ce comportement muet qui à première vue n'implique l'usage d'aucun signe relève-t-il en fait d'une sémantique minimale ? Le signal implique une réaction spécifique de celui qui le saisit et le comprend. Or les passants ne se contentent pas de se croiser sans se voir, ils adaptent mutuellement leur comportement c'est-à-dire qu'ils se dirigent dans la situation de perception en tenant compte de la place qu'y prennent les autres et de leurs buts clairement affichés. C'est donc le comportement en tant qu'il est perçu qui joue dans cette situation le rôle de signal. L'ajustage mutuel des comportements suppose une dimension minimale de compréhension, ce qui implique la réalisation d'un sens au niveau simplement perceptif. La perception est donc à plusieurs titres – comme vecteur du guidage et comme ce dans quoi le guidage se réalise – un élément nécessaire à la base de cette dimension élémentaire de la sémantique.

Lorsqu'une situation est ambiguë et que la communication silencieuse ne suffit plus à l'ajustage mutuel des comportements, le signal permet de réaliser une nouvelle forme de guidage en rompant l'équivoque. Dans ce cas, les signaux sont émis dans le but de guider l'action. Ils s'intègrent à l'environnement perceptif en le modifiant, en y apportant une forme de complément. A un carrefour, le clignotant allumé à l'arrière d'une voiture prévient les automobilistes de l'intention qu'a le conducteur de tourner et leur permet d'anticiper une action encore imperceptible. Avant que la voiture ne tourne, le signal indique non seulement le fait qu'elle va tourner mais aussi dans quelle direction : il agit comme facteur de positionnement. Le signal guide le récepteur en l'aidant à s'orienter dans une situation perceptive complexe. Il complète alors la situation perceptive dans laquelle il s'inscrit (à condition de la prendre en compte, car un clignotant de voiture allumé sur une route rectiligne – s'il n'y a personne à doubler, ou s'il émet un signal incohérent en désignant une direction dans laquelle il est impossible de se diriger par exemple – ne réalise aucune forme de guidage et ne comporte aucun sens). Les circonstances dans lesquelles s'insère le signal sont donc essentielles dans la détermination de son sens.

Le signal émis ne guide pas seulement le récepteur au sein d'une situation de perception commune (comme dans le cas de l'indication de position lorsque deux routes se croisent) mais il permet également « d'élargir l'horizon de la perception ». Le signal n'est pas alors le complément

nécessaire à une situation ambiguë mais il est l'élément perceptible qui, par son émission, se substitue à la perception directe de la situation en apportant une information équivalente à la prise perceptive. Bühler prend l'exemple d'un animal aux aguets qui, percevant une source de danger imminente, émet un cri d'alarme afin d'en avertir ses congénères. L'audition du cri déclenche chez les récepteurs un comportement de fuite immédiat. Les autres animaux agissent donc comme s'ils avaient perçu le danger lui-même. Dans ce cas, la perception auditive du signal est équivalente à celle du danger modulo la médiation du signe. Le signal émis vient suppléer le regard et, comme une extension de la perception directe, il agit sur le comportement de l'auditeur qui réagit en conséquence (dans la rue, le klaxon correspond à l'appel : « attention ! », qui conduit le passant à s'immobiliser). C'est alors le sens du signal qui permet de repousser les bornes de la prise perceptive et de guider le récepteur dans une situation qu'il ne perçoit pas directement.

2.3. Les données des sens comme indice

Le signal n'est pas la seule fonction du signe à mettre en œuvre les données de la perception dans le développement d'une forme du sens. C'est également le cas de l'indice. L'indice fonctionne comme un signe d'association qui renvoie de manière causale à l'existence d'un élément dans le monde. La fumée indique qu'il y a un feu, l'aiguille du baromètre qui plonge indique l'imminence d'une tempête, révélant une connexion entre deux éléments de l'environnement perceptif (le signe indique un lien de cause à effet entre l'aiguille qui plonge et l'imminence de la tempête). Mais les données des sens peuvent également jouer le rôle d'indice et renseigner celui qui les perçoit sur le fait par exemple que l'on a trop chauffé un plat (selon le jugement de celui qui se brûle la langue). Ce n'est pas la sensation elle-même mais la perception de la donnée sensible qui implique un jugement de relation et qui renvoie un élément du monde (une sensation de chaud) à sa cause (le fait que le plat a été réchauffé) et en infère un jugement. Dans ce cas, les données sensibles renseignent sur les propriétés des choses et se constituent en signes pour la perception. La perception se distingue donc de la sensation en vertu de l'introduction de cette dimension du sens et de celle d'une forme de jugement (dans l'interprétation des qualités sensibles qui jouent le rôle d'indice). Dans sa fonction d'indice, le signe n'entretient pas les mêmes relations avec la perception que dans la fonction de signal. Dans un cas les données sensibles sont en elles-mêmes le signal qui implique un jugement de perception, dans le cas du signal au contraire le signe est directement produit comme un élément à percevoir (émis en direction d'un récepteur). La dimension sémantique qui traverse la perception en est un trait constitutif, mais la relation peut être renversée : la prise en compte de l'indice et du signal au rang des signes doués de sens suppose une hypothèse forte sur la nature du concept de sens. La perception est traversée par la

sémantique et en retour, la sémantique a besoin de la dimension perceptive pour développer tous les aspects du sens (à travers l'analyse de ce qui est pourvu de sens – *sinnvoll*).

« [...] La relation de symbole introduit seule un sens dans la perception. Oh non ! Bien avant cela, les données des sens peuvent déjà fonctionner comme indice par exemple, comme dans le cas où je ressens la chaleur et où je dis : “cela a été trop chauffé”. (...) On trouve dans la perception naïve les informations sensibles qui jouent le rôle de propriétés des choses et des événements. C'est ici que réside la relation intentionnelle : et celui qui la supprime n'en ruine pas moins le sens mais également la perception même. » (Bühler, 1927, 74)

Contre l'hypothèse de Spranger, Bühler démontre que le concept de sens ne se limite pas à l'usage symbolique des signes mais que les données des sens les plus simples (la sensation de chaud) confèrent déjà une information sur les propriétés des choses (et sont par là *sinnvoll*, douées de sens). Le rouge de la pomme indique qu'elle est mure, le rouge de la joue que le locuteur est gêné, et cette première forme d'indication introduit – aux côtés du guidage effectué par les signaux – un second degré de la sémantique dans la prise perceptive du monde : celui de l'usage du signe comme indice. Bühler maintient bien une différence entre l'ordre du symbole et celui de l'indice. Le but n'est pas de rabattre l'un sur l'autre et d'éliminer leur différence mais au contraire d'étendre la validité du concept de sens aux deux formes d'usage des signes que sont l'indice et le signal, en laissant à ces derniers leurs caractéristiques uniquement sensibles. Cette démonstration passe par la mise en évidence du rôle prépondérant des signes (sous la double forme d'indice et de signal) dans les formes les plus élémentaires de la perception.

Or, l'analyse de ces éléments doués de sens, telle que Bühler la conduit à un niveau infra linguistique, lui fournit les clefs d'une relecture du rôle prépondérant de la forme du signal et de l'indice dans la réalisation de la représentation linguistique, et permet d'apporter une réponse au problème posé par la définition même de la représentation. C'est ce que démontre la réflexion sur le rôle des signaux et des indices au sein du champ déictique du langage.

3. SITUATION ET CONTEXTE : L'INTERACTION DES DEUX CHAMPS DE LA REPRÉSENTATION

Dans *La Crise de la psychologie*, Bühler annonce que la résolution des nombreux problèmes posés par le concept de représentation provient de l'introduction du concept de champ : il n'y a de représentation que dans un champ, et plusieurs champs de la représentation. Le concept de champ permet à Bühler de proposer une réponse au problème constitutif de la

représentation en démontrant que l'imbrication entre perception et sémantique est valable y compris pour la troisième des fonctions du langage. Or ceci ne va pas de soi, et suppose un réaménagement global de sa réflexion car la fonction de représentation était bien celle qui impliquait la mise à l'écart de la dimension sensible dans la réalisation de la signification. Le passage à la réflexion en termes de champ permet donc à Bühler de poser le chaînon manquant (celui qui explicite les relations du perceptif et du symbolique) depuis le point de vue de la syntaxe, c'est-à-dire celui du champ symbolique.

Un champ peut se définir de manière minimale comme l'ordre dans lequel un signe utilisé dans la fonction de représentation doit s'inscrire pour développer une signification. Il y a plusieurs champs dont les deux principaux correspondent à deux classes de mots dans le lexique. Le champ déictique correspond à la situation de perception orientée dans laquelle les termes déictiques trouvent leur remplissage de signification. Le champ symbolique correspond au contexte ou au schème syntaxique. Il est celui dans lequel les termes dénominatifs trouvent la plupart du temps les conditions de possibilité du remplissage de leur signification. Le concept de champ implique donc que la fonction de représentation possède au moins une relation avec le sensible pour le développement de la signification d'une partie des termes du lexique (les déictiques). Mais Bühler ne se contente pas de juxtaposer cette dimension à celle du champ symbolique et montre au contraire que la représentation – y compris dans l'usage le plus autonome de la syntaxe et dans les propositions de la logique – suppose non seulement un recours élargi aux éléments du champ déictique mais également une ouverture essentielle sur le monde environnant.

3.1. Champ déictique et champ symbolique

Si je dis en désignant du doigt un lieu : « Aujourd'hui je vais là-bas » j'énonce une phrase qui implique de trois manières distinctes un ancrage dans la situation. Ma phrase contient en effet trois termes déictiques : un déictique de positionnement temporel (*aujourd'hui*) qui n'a de sens que compris par rapport à d'autres journées et qui indique le présent. Le second déictique employé est celui de la première personne (*je*) qui n'a de sens qu'associé à un locuteur spécifique auquel il renvoie et dont il indique le rôle. Le dernier déictique est spatial (*là-bas*) et désigne le lieu en direction duquel se dirige le locuteur par rapport à son positionnement dans la situation. A eux trois ils composent ce que Bühler nomme l'origine des coordonnées d'une situation orientée. En effet, ces termes ont la particularité de ne pouvoir accéder à une signification que depuis la place qu'ils occupent au sein d'une situation orientée selon un certain système de coordonnées dont les trois déictiques fondamentaux constituent le centre. Le remplissage de signification des termes déictiques dépend donc directement de la

situation de perception orientée qui constitue le champ déictique de la langue. La perception est ainsi directement impliquée dans le développement de la signification de certains termes du lexique. *Là bas* désigne du doigt un lieu dans l'espace et ce geste qui supporte l'indication pourrait être transcrit dans le champ symbolique par la phrase suivante : « je vais à la bibliothèque » en dénommant le lieu au lieu de le désigner. Dans ce cas, la proposition se libère de la référence immédiate à la situation et l'on substitue un ordre idéal – celui de la proposition, à un ordre concret – celui de la situation. Le déictique s'inscrit à une certaine place dans la situation de perception (*je* n'a de sens que depuis la place d'un locuteur dans la situation, de même pour *là-bas* qui désigne un endroit du monde) tandis que le dénominatif prend place dans un ordre indépendant de toute situation perceptive. De ces deux ordres distincts découlent deux manières différentes d'accéder à la signification pour les termes du langage. Considéré de près, le cas du déictique présente de manière remarquable la transition sur le plan de la structure du langage des analyses que Bühler avait menées pour la communication par signes :

« La langue est un appareil d'orientation dans la vie communautaire, là même où un sujet guide l'autre jusqu'à l'objet à percevoir et elle pilote les sens en éveil, ces sens au moyen desquels il entend et voit la situation présente et en cours d'effectuation. La langue savait avant Kant que des concepts sans intuition sont vides et elle nous maintient en contact avec le monde sensible dans sa bigarrure ; le moyen le plus simple et le plus efficace à cette fin est la déixis de la langue. » (Bühler, 1934, 57)

L'usage des déictiques dans la situation réalise un guidage identique à celui que Bühler avait caractérisé dans l'emploi des signaux au sein de l'horizon perceptif. La détermination du statut du terme déictique reste problématique dans la *Théorie du langage* : en effet Bühler insiste sur le fait que ce sont des symboles (puisqu'ils appartiennent au lexique de la langue) mais il souligne également leur valeur de signal (puisqu'ils influent sur le comportement des récepteurs) et d'indice (puisqu'ils indiquent à proprement parler une direction dans le paysage). L'image du poteau indicateur à laquelle Bühler a souvent recours plaide pour l'assimilation du déictique à un indice verbal, mais leur fonction de guidage du récepteur en direction d'une certaine place dans le monde les assimile à des signaux. Ce guidage suppose une insertion orientée du corps dans une situation elle-même orientée par un système de coordonnées sensibles (correspondant aux trois principaux déictiques). Par l'usage des déictiques, le langage guide en direction d'un objet ou d'un lieu dans le monde et confère au signe une position depuis laquelle il se fait indice pour l'élément de la situation qu'il désigne. De plus, les termes déictiques ne conduisent en direction de l'objet que grâce à l'intervention de fils directeurs sensibles. Les sens en éveil ne perçoivent pas seulement les circonstances sensibles dans lesquelles a lieu la

désignation linguistique mais ils s'appuient sur des auxiliaires sensibles qui prennent le relai de l'index tendu en direction du monde. L'analyse des auxiliaires sensibles¹² reprend – mais cette fois sur le plan de la structure de la langue – l'un des critères que Bühler avait introduit dans le modèle instrumental : celui du rôle de la matérialité sonore du signe dans le développement de la signification.

Si le remplissement de signification de tous les signes du langage suppose de leur attribuer une place au sein d'un champ, celui-ci n'est pas toujours composé de la situation de perception. Le champ déictique semble même au premier abord constituer un cas limite puisqu'il n'est pertinent que pour une classe limitée de termes du lexique qui agissent comme des signaux ou des indices au sein d'une situation de perception orientée. Mais le deuxième grand champ du langage – le champ symbolique constitué par le contexte et l'ordre syntaxique de la proposition – entretient aussi des relations plus qu'étroites avec la situation et le monde environnant.

Dans une représentation picturale, une tache de couleur n'acquière sa valeur de signe que depuis l'emplacement qu'elle occupe sur la toile, compte tenu des autres éléments de la représentation et elle n'acquière sa valeur d'image que depuis cette place relative dans l'ensemble des couleurs du tableau¹³. Une tache blanche peut ainsi représenter le blanc d'un flocon de neige ou participer au contraste d'une ombre : la même tache de couleur est investie d'une signification différente en vertu de sa place dans un champ plus général. De la même façon, les symboles de la représentation linguistique acquièrent leur remplissement de signification non pas d'un acte donateur de signification univoque, mais en fonction de leur place dans l'ordre de la syntaxe c'est-à-dire dans le champ symbolique du langage.

Cette analyse de l'influence du champ de la représentation picturale est un cas particulier de la réflexion que Bühler consacre à la vision des couleurs, tout comme le champ symbolique n'est qu'un cas particulier (mais le plus répandu) de champ environnant. Bühler reprend explicitement ce concept aux travaux des élèves de Hering consacrés à la perception des couleurs. L'expérience montre que lorsque deux carrés de la même nuance sont placés sur deux fonds de couleur différente, le champ environnant (le fond de couleur) joue un rôle dans la perception de la nuance des carrés centraux (qui paraissent présenter deux nuances distinctes). De la même façon, la signification d'un signe linguistique dépend de la place qu'il occupe dans un champ environnant. Bühler distingue plusieurs types de tels champs – chacun correspondant à l'insertion d'un signe linguistique dans un

¹² Voir pour le développement de ce concept majeur de l'œuvre de Bühler la présentation très claire qu'en fait J. Friedrich (2009, 45 suiv.).

¹³ Voir Bühler, 1922.

fond différent¹⁴. Le champ symbolique (ou synsémantique) est le cas le plus extrême d'indépendance à l'égard du monde environnant : il situe le signe au sein d'un ordre idéal (anticipé par les analyses de l'ordre de place propre à la fonction de représentation). La syntaxe ouvre dans le langage des places autour de certains termes, places qui guident l'introduction de certaines catégories grammaticales (un verbe attend un sujet et éventuellement un complément s'il est transitif) et qui constituent le réseau de la proposition au sein de laquelle le signe acquiert son sens.

Les deux autres formes de champ environnant apparaissent comme des modulations à partir de ce champ symbolique complet (c'est-à-dire à partir d'une forme syntaxique close). En effet, s'il faut un champ pour qu'une représentation ait lieu et pour qu'un signe dénominatif puisse parvenir à une signification, ce champ n'est pas nécessairement linguistique ni clos sur lui-même. Au contraire, lorsque le champ symbolique est lacunaire ou lorsque même il vient à manquer complètement, les systèmes de champs environnants prennent le relais de la proposition. Bühler démontre – contre les tenants de la théorie de l'ellipse – qu'un nom a bien besoin de s'insérer dans un ordre de place pour accéder à une signification mais que cet ordre peut lui être offert par des champs environnants variés. Les signes linguistiques, y compris les symboles, dépendent pour une part de leur émission sensible et des circonstances dans lesquelles ils s'inscrivent. Si, pour reprendre l'exemple de Bühler, je prononce le mot : « direct » en montant dans un tram, le conducteur comprend, depuis la situation dans laquelle je m'inscris, ce que ce terme signifie. « Direct », employé hors de tout contexte symbolique, prend son sens au sein de circonstances particulières, depuis la place que ce terme occupe dans une pratique. Le mot dénominatif n'est pas un nom rescapé d'une proposition dans laquelle seule il pourrait trouver son sens. Au contraire un autre ordre de champ peut également lui conférer une signification, en l'inscrivant dans un autre type d'ordre : un ordre dépendant des circonstances de son élocution. Dès lors, ce sont les deux ordres : celui du champ déictique et celui du symbolique, qui coopèrent dans la réalisation de la signification d'une représentation, ce qui implique l'interaction des dimensions du perceptuel et du sémantique au cœur de la représentation.

3.2. Deixis d'apprentissage et deixis d'objet : parler du monde

Au paragraphe 25 de la *Théorie du langage*, Bühler oppose les énoncés « empratiquement complets » (ceux que la situation d'énonciation complète comme le mot « direct » prononcé dans un tramway) aux énoncés « synsématiquement clos ». Dans ces derniers plus aucun élément de

¹⁴ Bühler (2009) distingue dans le paragraphe 11 trois champs environnants : empratique, symphysique, synsémantique.

signification ne doit rien à une quelconque référence sensible ni à aucun auxiliaire situationnel mais le sens ne dépend que du contenu intelligible.

« [...] les propositions du type $\{S \rightarrow P\}$, qui sont des assertions sur la réalité, occupent une position donnée sur une échelle d'autonomie croissante, et cela jusqu'au cœur des sciences, mais [...] ces énoncés, compte tenu de leur contenu représentationnel, ne peuvent jamais se dispenser totalement des données organisatrices apportées par le champ déictique, pour autant du moins qu'ils doivent rester des assertions sur la réalité dans l'acception stricte du terme, des énoncés d'existence et non endosser inopinément le rôle d'énoncés purement conceptuels. » (Bühler, 2009, 543)

Bühler a mis en évidence l'affranchissement progressif des constructions phrastiques à l'égard de toute dépendance envers la situation et la référence sensible. Cependant, lorsqu'il analyse les énoncés les plus purs de la logique, ceux qui en théorie sont le plus affranchis de toute situation, une condition d'ancrage ressurgit. On comprend alors que l'affranchissement n'est jamais une libération totale, et que la structure du champ déictique reste une condition nécessaire à la constitution de tout énoncé, y compris en l'absence de termes déictiques. Lorsque j'évoque les deux tours de la cathédrale de Cologne, mon énoncé convoque la fonction représentationnelle du langage : il est compréhensible à partir de la place que les mots du lexique occupent dans un champ symbolique. Cependant, cet énoncé porte sur la réalité : c'est un « énoncé d'existence » et à ce titre, il faut bien qu'il entretienne une forme de relation minimale avec le monde qu'il représente. Comment une représentation totalement autosuffisante peut-elle garantir de dire quelque chose à propos du monde ? C'est dans cette première formulation de la représentation (dans celle du modèle instrumental) que la jonction nécessaire de la représentation et du monde était formulée de manière encore évasive à travers cet « à propos ». Dans l'assertion, la représentation parvient à une signification indépendamment de tout auxiliaire sensible mais elle ne peut pas évacuer une contrainte minimale de réalité. C'est cette contrainte posée par l'énoncé d'existence qui conduit Bühler à réintroduire deux formes très ténues de déictique au cœur même du discours « synsématiquement clos » de la logique.

Bühler compare l'autosuffisance du sens phrastique à la libération de la peinture par rapport aux contraintes sensibles de l'environnement. La représentation picturale une fois réalisée, elle est totalement indépendante des circonstances de sa présentation, toutes les lumières braquées sur une toile ne pourront éclairer le clair obscur qui y est représenté. De même l'énoncé « deux fois deux font quatre » ne réfère immédiatement à rien dans le monde, ne dépend d'aucune inscription temporelle ou spatiale : c'est un cas d'énoncé synsématiquement clos. Et cependant, une contrainte de réalité réintroduit à deux titres une forme minimale de deixis dans cet énoncé. Bühler démontre que le modèle déictique est décelable à la racine même des

propositions de la logique et que son influence est nécessaire pour leur compréhension. L'autosuffisance du sens phrastique serait alors un mythe, ce qui implique que l'interaction des deux champs est profondément inscrite au cœur même du champ symbolique. Ces deux plans de résistance du déictique sans lesquels la possibilité même de la compréhension des propositions est mise en péril sont la deixis d'apprentissage et la deixis d'objet.

La deixis d'apprentissage est une forme très minimale et périphérique de subsistance du déictique dans la phrase symsémantiquement close : elle ne concerne pas directement l'ordre syntaxique mais l'usage des signes et conditionne leur compréhension. Si je dis « soit f une fonction telle que... » le mode d'introduction des nouveaux symboles fait intervenir une forme de deixis-ainsi parce que leur usage est introduit sur le mode d'une désignation minimale. Les symboles qui composent la proposition ont été au préalable situés dans une certaine sphère de signification au moyen d'une forme de désignation sensible sur le modèle : « Regarde là ! Nous allons utiliser ce signe que tu as sous les yeux au tableau, sur la page du livre, pour désigner telle ou telle chose » (Bühler, 2009, 555). La deixis réside dans le « regarde là » : elle sélectionne un signe nouveau parmi ceux que l'on connaît déjà ou isole un signe déjà connu pour attirer l'attention sur le fait que dans ce cas (c'est-à-dire dans cette proposition) il est utilisé de manière spécifique. La deixis-ainsi attire le regard sur la matérialité du signe (il s'agit d'un x ou d'un f) pour informer qu'il prend une valeur nouvelle. La deixis d'apprentissage guide le locuteur ou le lecteur en direction d'un nouvel usage du signe.

Cette notion d'usage est fondamentale pour le développement de la signification car un signe ne possède pas de signification avant d'être intégré dans un système de champ. C'est l'usage du signe dans un champ qui lui confère – depuis la place qu'il y occupe – une signification. Or pour accéder à cette signification, pour comprendre la démonstration mathématique qui ne doit rien à aucun auxiliaire sensible, il faut posséder le code initial qui associe telle fonction à tel signe et savoir reconnaître le tracé des symboles. C'est dans cette introduction de l'usage du signe matériel et de la reconnaissance de sa fonction que se situe la première forme de deixis inéliminable que Bühler relève au cœur de la proposition symsémantiquement close. La deixis d'apprentissage conditionne la compréhension de la proposition, elle désigne le code qui prévaut à l'emploi du signe. Il faut donc disjoindre la deixis comme monstration qui indique comment employer le signe, et l'usage du même signe dans le champ symsémantiquement clos. Cette forme de deixis ne menace pas la clôture du champ mais rappelle qu'il dépend pour son édification d'une désignation initiale. L'usage du déictique participe à l'élaboration de l'usage du symbole sur le mode d'une désignation première qui montre la direction du sens mais ne le confère pas. Les propositions de la logique constituent un cas particulier d'usage du langage car elles ne ren-

voient à aucun objet dans le monde. Ainsi, la proposition d'identité (A est A) réalise une signification sans que le signe A ne soit coordonnée à un objet du monde, à condition que l'on connaisse les conditions d'usage du signe (indiquées dans la deixis d'apprentissage). C'est pourquoi dans la proposition de la logique, les deux formes de la deixis d'apprentissage et de la deixis d'objet se recoupent : l'objet de la proposition n'est pas différent du signe qu'introduit la deixis d'apprentissage. Il en va différemment pour les autres propositions du langage naturel qui contiennent également une autre forme minimale de deixis : la deixis d'objet.

Bühler n'évoque cette forme de deixis que très brièvement à la fin du paragraphe 25 et ne la réintroduit plus ensuite. Cependant, cette indication est fondamentale et elle fait écho aux doutes qu'il émet dans la *Théorie du langage* lorsqu'il évoque la possibilité d'une sur-estimation de l'indépendance de tout champ symbolique à l'égard du champ déictique. Le modèle de la deixis, celui de l'ancrage, est nécessaire à la représentation car elle lui permet de rétablir un lien avec le monde. La deixis d'objet est une forme très expurgée de deixis qui n'apparaît qu'en filigrane puisqu'elle est « implicitement présente dans toutes les propositions portant sur la réalité, y compris lorsqu'elle n'apparaît pas linguistiquement » (Bühler, 2009, 556). Elle n'est pas inscrite dans la structure de la syntaxe mais elle conditionne la validité de l'assertion d'existence. Il faut que la possibilité de désigner l'objet subsiste pour qu'en dernière analyse la proposition dise quelque chose du monde. C'est donc une forme minimale de la deixis qui garantit la validité de l'assertion c'est-à-dire de la fonction de représentation dans le champ symbolique.

Cette deixis d'objet – qui ne conserve en fait de la deixis que sa forme – réintroduit dans le champ symbolique une référence à la réalité dans sa particularité. Elle est le garant de l'attache de la représentation dans le champ symbolique, non plus à un champ qui serait condition de la signification, ni à une situation constituée par le déictique, mais à un niveau très simple, intuitif, de la réalité : celui qui vient remplir de son épaisseur le symbolique. Ce qui reste alors est la forme la plus atténuée mais en même temps inéliminable de la deixis : l'ancrage. Cette exigence de désignation d'un fond de réel minimum ne bouleverse pas la structure du champ symbolique mais elle remet en cause la tentation de penser que l'un des aspects de la signification pourrait se réaliser en dehors de tout ancrage dans le monde.

BIBLIOGRAPHIE

- BÜHLER K. (1907), « Tatsachen und Probleme zu einer Psychologie der Denkvorgänge I : Über Gedanken », *Archiv für gesamte Psychologie* 9, Leipzig, W. Engelmann, 297-365.
- BÜHLER K. (1909), « Rezension von A. Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, 1. Band, Halle 1908 » in *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 171, 947-979.
- BÜHLER K. (1918), « Kritische Musterung der neuern Theorien des Satzes », *Indogermanisches Jahrbuch*, VI, 1-20.
- BÜHLER K. (1922), *Die Erscheinungsweisen der Farben*, Handbuch der Psychologie I.1, Jena, Gustav Fischer.
- BÜHLER K. (1927), *Die Krise der Psychologie*, Jena, Gustav Fischer.
- BÜHLER K. (1932), « Das Ganze der Sprachtheorie, ihr Aufbau und ihre Teile », *Bericht über den XII. Kongress der Deutschen Gesellschaft für Psychologie*, Hamburg 12-16 April 1931, 95-122.
- BÜHLER K. (1933), « Die Axiomatik der Sprachwissenschaft », *Kant Studien* 38, 19-90.
- BÜHLER K. (1934a), *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Jena, Gustav Fischer.
- BÜHLER K. (1934b), « Das Strukturmodell der Sprache », *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 6, Nendeln, Kraus Reprint, 3-12.
- BÜHLER K. (2009), *Théorie du langage. La fonction représentationnelle*, traduction française D. Samain et J. Friedrich, Marseille, Agone.
- CASSIRER E. (1923), *La Philosophie des Formes Symboliques, Le problème de la représentation et la constitution du monde de l'intuition*, Minuit, Paris.
- DEDEKIND R. (1888), *Was sind und was sollen die Zahlen ?*, Vieweg, Braunschweig.
- ESCHBACH A. (1981), *Wahrnehmung und Zeichen. Die sematologischen Grundlagen der Wahrnehmungstheorie Karl Bühlers*, *Ars Semeiotica* 4(3) : 219-135.
- FRIEDRICH J. (2009), Présentation, in Bühler, K. *Théorie du langage. La fonction représentationnelle*, traduction française D. Samain et J. Friedrich, Marseille, Agone.
- GARDINER A. (1932), *The Theory of speech and language*, Oxford, Clarendon Press.
- MARTY A. (1908), *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeine Grammatik und Sprachphilosophie*, Hildesheim/New-York, Olms.
- SPRANGER E. (1922), *Lebensformen*, Max Niemeyer, Halle.